

Claude Dumézil :

... Le trait du cas au lieu de l'hystérie

C'est, en effet, une des fonctions, une place, à laquelle notre travail assigne ce signifiant «trait du cas ».

« Prendre de court l'universitaire... », comme dit, en contrepoint, la boutade de notre titre, c'est le point de vue que je vais notamment soutenir, en tentant de déclarer mes raisons d'avoir proposé aux Cartels Constituants, un tel séminaire, à telle enseigne.

Puisque, selon Lacan, « la clinique, c'est aussi ce qui doit permettre d'interroger le psychanalyste, et de le presser de déclarer ses raisons »

Les raisons d'un séminaire...

En faisant cette proposition de séminaire clinique, j'avais en mémoire diverses expériences :

- *de petits groupes plus ou moins homogènes d'intercontrôle entre praticiens débutants, où l'on évoque des questions liées au mode d'exercice particulier, souvent institutionnel, à la difficulté d'y faire entrer la psychanalyse ou l'idée qu'on s'en fait, des groupes de soutien mutuel en quelque sorte, très utiles pour se réassurer et pour poser ses questions, mais rarement en mesure d'en permettre un développement un peu élaboré;*
- *des contrôles collectifs où un petit nombre d'analystes, s'étant autorisés, depuis peu, à recevoir et allonger des patients, cherchent auprès d'un collègue supposé plus expérimenté éclairage conceptuel et conseils techniques; réunions utiles à condition d'être décevantes, qui peuvent faire mûrir une demande de contrôle individuel, à moins qu'elles n'en retardent l'échéance;*
- *j'avais aussi le souvenir des grands groupes de l'École Freudienne de Paris, où, sous la responsabilité de deux analystes, étaient abordés, dans la bonne humeur et un certain désordre, les embarras particuliers de psychothérapeutes qui voulaient bien s'exposer en les exposant. Même si des discussions qui s'en suivaient, des anecdotes qu'elles faisaient fleurir, des mises au point qu'elles suscitaient, jaillissaient parfois de petites lumières, le dispositif ainsi proposé par l'institution à des élèves n'était, en général, guère favorable à la progression des participants, car, par leur silence et/ou leurs petits topos conclusifs, les analystes animateurs juxtaposaient, sans les tramer vraiment, leurs réponses théoriques à des questions, sans grand autre fondement que la structure de celui ou celle qui les posait.*

De ces trois types d'expérience de travail clinique collectif, si l'on fait sienne la formule de Lacan que l'analyste existe d'un manque, il me semblait pouvoir conclure que le groupe n'est pas propice à faire exister « de l'analyste », dans la mesure même où le nombre des participants tend à combler le manque de chacun.

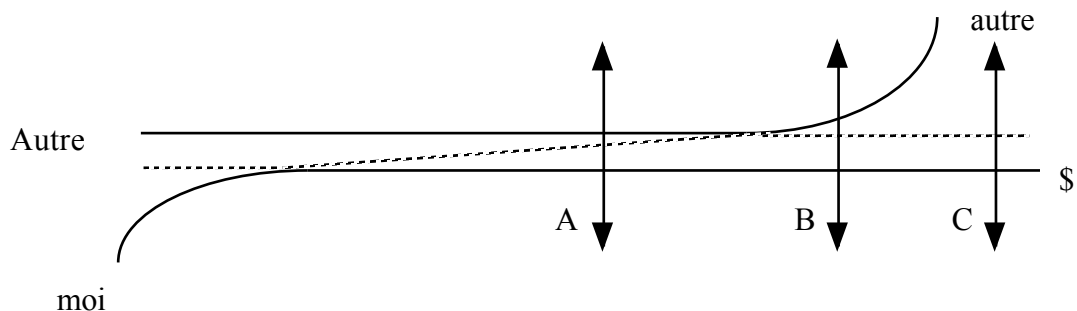
Chaque analyste, ou presque, a du contrôle individuel une expérience singulière. Obligé, disait Lacan, mais pas obligatoire, c'est-à-dire pas réglementé par l'Institution Analytique, il faut souligner la diversité des pratiques de ce dispositif :

- certains ne font qu'un seul contrôle, d'autres trois ou quatre;
- certains le font avec leur propre analyste, la plupart avec quelqu'un d'autre;
- il y a aussi une grande diversité de styles de contrôles suivant les analystes contrôleurs.

Le contrôle individuel, dans le huis-clos d'un cabinet d'analyste, est le lieu privilégié pour faire apparaître la dynamique d'une analyse en cours, notamment en explorant l'espace où le savoir inconscient est travaillé, mis à l'épreuve dans le transfert, qui n'est pas unilatéral, pour autant que, dans la cure, l'inconscient en question, l'analyste y a une place qu'il s'agit de faire opérer, justement.

Je me représente volontiers cette dynamique architecturale particulière de la cure comme supposant une structure intermédiaire, intriquant nécessairement et sciemment une structure initiale, celle de quelqu'un qui est entré dans l'analyse, avec une structure d'accueil, si l'on peut dire, celle de psychanalyste, incarnée par une personne, formée précisément à remplir cette fonction, aux fins de désintringement résolutif des transferts. Cette formation consiste notamment à incarner une fonction. C'est la difficulté et aussi tout l'intérêt d'un premier contrôle avec son analyste. C'est pourquoi, aussi, bien des contrôles aboutissent à un retour du contrôlé sur un divan.

Sur un schéma simplificateur et partiel, ne serait-ce que parce que linéaire et déployé dans une seule dimension, qui était censée représenter de la gauche vers la droite cette dynamique de l'analyse en cours, j'avais tenté, en 1981, aux « Horticulteurs », de rendre compte des différents types de contrôles, et aussi de leurs indications, suivant le temps où ils intervenaient dans cette dynamique. Ces temps étaient marqués par trois traits A, B et C, coupant verticalement le schéma. Je m'en suis peut-être souvenu en allant chercher le « Trait du Cas ».



Mais en dehors de la situation dite de contrôle, des psychanalystes peuvent-ils, à plusieurs, évoquer leur pratique, et pourquoi faire ?

Cela ne va pas du tout de soi. J'ai déjà évoqué l'antipathie de l'analyse et du groupe.

Mais il y a d'autres écueils :

- le secret pour certains, il n'est pas partageable ; le travestissement qu'imposerait la discrétion ne serait pas compatible avec un commentaire fidèle du cas;
- l'évocation du « personnel » dans la pratique, sans lequel il n'est pas, non plus, de relation possible, exposerait à plusieurs inconvénients :
 - une réaction de contrôle sauvage d'autant plus blessante que l'énonciateur du cas se serait plus dévoilé lui-même, sa propre parole portant son poids d'aveu, réel ou imaginaire mettant à

rude épreuve narcissisme ou masochisme,

- le « pied » pris à raconter ou se raconter

- enfin, la mise en ordre, minimale, des notes ou des souvenirs concernant une cure en cours, ou le tri spontané qui s'opère dans l'acte de communiquer quelque chose du cas, a un effet sur le jeu des transferts opérant dans la cure : effets de clarification mais parfois aussi de brouillage, éventuellement préjudiciables au déroulement de la cure.

La réalité de ces difficultés, la volonté de les affronter sont à l'origine du travail que je propose sous le signe du « Trait du Cas ».

Affronter ces difficultés. Pourquoi ?

Chacun sent bien qu'il ne peut adosser sa pratique ni à un pur savoir théorique livresque, ni à sa seule expérience d'analysant, parce qu'il n'y a aucune raison qu'elle soit spécialement exemplaire, mais pas davantage à une expérience d'analyste, forcément limitée à quelques cas, contrôlés ou pas.

Chacun sait bien aussi que psychanalyser, ce n'est pas faire n'importe quoi, notamment pas faire jouer une mixture, savante ou granuleuse, d'une cuillerée de doctrine et de deux doigts de vécu.

C'est probablement le sens de cette assertion, un peu forcée, de Lacan que l'expérience n'est pas didactique.

Qu'une psychanalyse se déroule suppose un psychanalyste qui ne saurait procéder d'une indicible formation, fût-elle de l'inconscient.

D'où la mise en perspective d'une transmission possible de la psychanalyse avec la question de son enseignement, pourquoi pas universitaire. Celui-ci, dont on ne voit pas pourquoi, en effet, l'on se passerait, laissant cependant à la charge de l'auditeur ou du lecteur le soin (ou la surprise) de redécouvrir lui-même la psychanalyse comme praxis, à l'occasion de travaux pratiques relevant éventuellement de sa seule intuition : travail d'invention, donc (et c'est vrai qu'à chaque cure, c'est bien toute la psychanalyse qui est interrogée), mais pas de transmission. Chemin possible donc pour une formation, héroïque et historique pour Freud, le premier, un peu hasardeux, tout de même pour une suite, si rien d'autre.

D'où se relance cette question de la transmission et de ses dispositifs analyse... didactique (?), analyse de contrôle, cartels, passe...

Toute proportion gardée, c'est comme dispositif que nous mettons à l'épreuve notre travail de clinique psychanalytique.

A l'origine de la psychanalyse, donc, il y a Freud.

Freud, sa culture, son époque, ses amis, son idéal scientifique, les hystériques. Tels étaient sans doute les ingrédients nécessaires à provoquer l'étincelle.

Mais il faut plus qu'une rencontre ou une intuition pour fonder une praxis et bâtir sur elle une œuvre. Il faut, pour les soutenir, de la voix, de l'encre, un travail considérable, des disciples, des patients, des scissions, des congrès, bref une expérience renouvelée, diffusée, discutée.

La pratique, dite aujourd'hui freudienne, de la psychanalyse, pas plus de nos jours qu'au début, ne saurait être garantie une fois pour toutes, pas même d'une cure à l'autre, par la référence à un corpus doctrinal théorique, récupérable en tant que tel par la psychologie, la psychiatrie, la philosophie et plus généralement par les tenants des grands discours universitaires. Récupérée ou rejetée, tel semble devoir être le destin culturel de la

psychanalyse. L'Université, les médias, paraissent ici avoir pris le relais des médecins.

Se pourrait-il que les psychanalystes y soient pour quelque chose ?

Depuis longtemps, certains professeurs de médecine, de psychologie ou de philosophie pratiquent aussi la psychanalyse. De plus en plus, des psychanalystes tiennent cours, ou participent à ce que j'appellerai, un peu méchamment, la turbo-culture.

L'université est un appareil dont les sociétés civilisées se dotent à des fins d'enseignement : on entre à l'université comme étudiant, on s'y agrège comme professeur. Avant d'acquérir, au fil des temps, une indépendance certaine, quoique relative, elle a entretenu en général d'étroits rapports avec les pouvoirs politiques et les institutions religieuses dont elle est généralement issue. Bien que laïcisée depuis longtemps en France, l'Université a gardé, dans son style, son folklore et certaines de ses structures, des rites, des observances qui rappellent son passé. Il y a des lieux universitaires : les facultés (on sera sensible à la résonance idéologique de ce terme qui appartient aussi au vocabulaire des premiers psychologues), des villes entières dans certains pays, un peu partout, maintenant, des campus. L'Université joue un rôle dans l'État : le prince la consulte. Il se pare volontiers des plumes des maîtres quand celles-ci ont quelque éclat à moins que les maîtres ne les devancent en mettant *en toute liberté* leur plume au service d'une cause, celle du pouvoir d'aujourd'hui ou de celui de demain. Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse

Sans oublier le rôle politique que jouent parfois les turbulences étudiantes, pour peu qu'elles soient en phase avec une crise économique, sociale ou morale d'un pays. Cet aspect de creuset où s'éprouvent le savoir et la maturité des maîtres et où s'effrite l'ignorance des élèves, dans une adolescence qui parfois n'en finit pas de s'étirer, ce contenu d'un *melting pot* où chacun s'abreuve à la mesure de sa générosité à enseigner et de sa soif d'apprendre, constitue la spécificité noble de l'institution universitaire au regard de l'étendue des savoirs, de la compétence et de la valeur de beaucoup de professeurs qui, par une réelle indépendance d'esprit et leurs qualités personnelles, contribuent à édifier son juste prestige.

Mais ce juste prestige et ces lettres de noblesse ne font que souligner le caractère moïque de l'objectif universitaire en tant que tel, contradictoire avec celui de la psychanalyse, tel que sa praxis et son éthique se sont imposées à Freud et ont été précisées par Lacan même si l'un et l'autre de ces auteurs ont entretenu, à l'endroit de l'Université, les rapports complexes et ambigus que l'on sait. Même si l'on prend en compte la nécessité sociale pour Freud et l'utilité polémique pour l'École Freudienne de Paris de faire entendre le discours de la psychanalyse sur une scène universitaire, on peut difficilement admettre que ce parti pris, politique, dans le combat des idées, ait été sans rapport avec l'image que Freud et Lacan avaient ou souhaitaient donner de leur personne. Que les psychanalystes qui n'ont jamais contemplé le miroir de leur popularité leur jettent la première pierre.

Mais ceci ne fut pas sans conséquences pour la diffusion et l'enseignement de la psychanalyse et explique peut-être le relatif échec de Freud et de Lacan à laisser après eux, outre leur œuvre considérable, les conditions les plus propices, non pas à l'exercice estampillé de la psychanalyse, mais à la production de la fameuse étincelle, toujours nécessaire pour rallumer le feu sans lequel il n'y a pas de psychanalyse possible pour un sujet, analysant ou analyste. Je pense à ces pare-feux remarquables que sont l'I.P.A., l'instance lacanienne officielle, aujourd'hui, ou tout autre agence psychanalytique nationale ou internationale.

En inventant cartel, passe, en essayant pour une publication, l'éphémère formule de **Scilicet**, Lacan indiquait une voie qui, je crois, n'a pas été forcément comprise, peut-être n'était-elle pas faite pour cela. Mais je dirai qu'il s'agissait de dispositifs propres à pondérer

les effets de maîtrise de son propre enseignement, tout en s'y intégrant, au moins au départ.

Toute l'action psychanalytique institutionnelle de Lacan dont on s'est plu, souvent, à remarquer les contradictions, dont lui-même a souvent évoqué l'échec, tient peut-être à la tentative difficile et, qui sait, impossible, de faire tenir ensemble les intuitions raisonnées d'un praticien très expérimenté de l'inconscient, et la vaste culture universitaire de l'honnête homme.

Après le déplacement opéré par Lacan du symptôme au discours, le passage de discours à pratique qu'introduit mon propos aujourd'hui, est bien un trajet récurrent, un changement de registre, une référence presque phénoménologique, une régression théorique apparente, dont j'assume le risque, parce qu'elle apparaît nécessaire, au point où nous en sommes des études psychanalytiques, pour redonner du jeu à une conceptualisation programmée. Cela fait partie des raisons que nous donnons à inclure du déplacement dans l'usage de notre dispositif aussi bien de réflexion que d'énonciation.

Serions-nous dans une pratique hystérique? Il est vrai que l'on rencontre l'hystérie dès lors que l'on prétend regarder de près une pratique, qu'elle soit universitaire ou analytique.

Le travail à propos du « Trait du Cas » vise à pallier une forme hystérique de modus vivendi avec le symptôme-analyste, tout en tenant en respect cette autre forme de restauration moïque, plus complémentaire qu'opposée d'ailleurs, l'idéal scientifique qui, annulant le sujet dans l'objet de la science, ne peut que manquer et la visée et les moyens de la psychanalyse, et que je désigne ici d'une manière, j'en conviens, un peu arbitraire ou excessive comme pratique universitaire. C'est à considérer l'écart entre ces deux pratiques où se déploie le champ propre de la psychanalyse, dans l'espace que les « maîtres » ont toujours tendance à réduire que s'est faite sentir l'utilité de disposer d'un praticable qui, donnant vue sur l'une et sur l'autre, soit néanmoins habitable indépendamment.

Indépendamment d'un empilement de concepts dûment ajustés et de l'hystérisation si fréquente dans les présentations d'observations ou de malades.

Un praticable est un élément de décor théâtral qui n'est pas en trompe-l'œil, et qui permet le déplacement des comédiens. Sur un plateau de cinéma, il supporte projecteurs et appareils de prise de vues. Le praticable est donc un élément de réalité : un escalier, une passerelle ou une porte qui s'ouvre dans le décor, par ou passent les acteurs, sont des praticables.

L'intérêt de ce terme (1) pour le psychanalyste tient à sa double incidence signifiante, l'une renvoyant à la pratique, l'autre au jeu, au théâtre en acte.

A la différence du décor en trompe-l'œil, il n'est pas un semblant.

Le praticable implique la notion de mouvement.

Pratique, Jeu, Semblant, Déplacement sont des termes du vocabulaire de la psychanalyse comme ils sont aux « quatre coins » de la structure hystérique.

Cette référence au théâtre ainsi que la fréquence, sans doute involontaire mais non fortuite, dans nos textes de **Tribune I** du signifiant jeu - sous la forme d'enjeu, de mise en jeu, de règle du jeu - pourrait attirer la remarque d'un lecteur mal informé de notre sérieux: « Mais enfin, à quoi jouez-vous? ».

Cette éventualité m'a incité à aller voir du côté de l'histoire et de l'ethnographie des jeux.

J'avais en mémoire LES JEUX ET LES HOMMES, LE MASQUE ET LE VERTIGE (2) de R.Caillois, paru dans les années 50. Je reviendrai sur l'étonnante classification des jeux

qu'il propose. Alors même qu'il récuse, par principe, tout abord psychologique de la question, c'est une mise en perspective du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, de l'Autre et du Sujet, qui ordonne le choix de ses catégories de jeux. La relecture de ce brillant petit livre m'a renvoyé à un essai sur la *fonction sociale du jeu* d'un savant historien néerlandais, Johan Huizinga, paru une quinzaine d'année plus tôt, en 1938, sous le titre « HOMO LUDENS (3) considéré par l'auteur comme beaucoup plus pertinent pour désigner l'espèce humaine, dans l'Évolution, que les noms classiques d'Homo Sapiens ou Homo Faber.

Huizinga fait remarquer que la nature sacrée ou la gravité d'une action n'excluaient aucunement le caractère de jeu. Il décrit le jeu « comme une action libre, sentie comme fictive et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur, une action dénuée de tout caractère utilitaire, qui s'accomplit dans un temps et un espace expressément définis, et se déroule avec ordre, selon des règles données. Dans ses phases primitives, la culture est jouée. Elle ne naît pas du jeu, mais elle se déploie dans le jeu et comme le jeu. Le jeu est présent dans toutes les grandes formes de la vie collective : culte, poésie, musique et danse, sagesse et science, droit, combat et guerre ». Telle est la thèse de Huizinga. Savamment développée en 340 pages.

Comment un psychanalyste pourrait-il s'étonner que la démarche ludique soit ontogénétiqument liée à la manière dont un sujet constitue ses objets ?

Tous les psychanalystes d'enfants connaissent la fonction du jeu dans le rapport à l'autre et son effet aliénant, ou désaliénant selon la façon dont on, analyste, s'offre, comme autre, aux petits coups de pattes de ces sujets parlés. L'interprétation que l'on peut en proposer, en référence aussi bien au jeu de la bobine, est que le jeu est une parade, inégalement efficace, aux différentes figures de la séparation, de la frustration, de la castration, de la naissance à la mort, en passant par ici, maintenant, comme le furet du bois, mesdames, messieurs...

Ce que le psychanalyste rencontre, à la fois comme demande et comme résistance, est de l'ordre du *too much*, de la rallonge. Il s'agira :

- d'illusions, comme rallonge au réel,
- de semblant, comme rallonge à l'imaginaire,
- de fiction, comme rallonge au symbolique.

Le psychanalyste, embarqué, doit naviguer entre ces récifs; c'est le mode particulier de construction de la réalité en psychanalyse. Le symptôme, comme le jeu, et la culture, parfois tamisée par l'oubli, sont toujours à chercher du côté de ces rallonges. La Vérité, dont Lacan souligne le structural mi-dire, n'a pas d'autre sens en psychanalyse : ce n'est jamais qu'une construction inachevée, épinglée parfois d'une affirmation mensongère, d'une certaine manière ratée. A prendre la place de l'idéal et plus encore d'une idéologie, à la différence de la science, la psychanalyse échoue.

Ce qui est terminable en psychanalyse, ce n'est donc pas une construction, c'est un parcours dans la structure. Qu'un psychanalyste y serve de guide suppose qu'il n'offre aux tentatives de captation, réelles, imaginaires ou symboliques de l'analysant que des moyens de s'en affranchir: long travail pour passer du *Trait* qui unit ou qui blesse à celui qui barre, et l'Autre (c'est en principe déjà fait), et le Sujet, c'est le but.

Sans le moins du monde se référer à nos catégories d'illusion, de semblant et de fiction, R. Caillois distingue quatre espèces entre lesquelles il répartit tous les jeux qui s'expriment depuis la tendre enfance jusqu'à l'âge adulte, de la *paidia* au *ludus* proprement dit, d'une façon de plus en plus réglée, organisée, complexe, à l'intérieur d'une même espèce :

- ainsi va-t-on du manège à l'alpinisme, dans les jeux de vertige (ou *Ilinx*),
- des jeux de poupée et d'imitation au théâtre, dans les jeux de simulacre (ou *Mimicry*),
- du pile-ou-face aux loteries, dans les jeux de chance (ou *Alea*),
- des bagarres d'enfant non réglées aux compétitions sportives, dans les jeux de compétition (ou *Agon*).

Que le simulacre mette en scène le semblant est aisément repérable dans sa forme extrême c'est notamment la rallonge imaginaire des hystériques.

Que le vertige mette en scène l'illusion, c'est la rallonge compulsive, obsessionnelle de l'alcoolique, du drogué ou du maniaque sexuel agissant ses mirages de jouissance et de mort.

Que la chance ou la compétition mette en scène la fiction ressortit à deux aspects complémentaires d'une même rallonge symbolique considérée dans son rapport à une éthique codée, chiffrée du défi qui, de la piste olympique au tapis vert, soutient les deux fils d'un même trait de désir masochiste, dans la brillance, morale ou immorale, mais également trompeuse, d'une médaille ou d'une bonne martingale.

Ici, me semble-t-il, s'inscrit l'épineuse problématique de la nomination.

Chacun assure comme il peut ses difficiles fins de moi (écrit sans s) en faisant la noce, en suivant (ou donnant) des cours ou en jouant au loto, sportif depuis peu.

Il s'agissait d'une digression, mais utile, pour nous ramener à notre sujet, si j'ose dire, de plein fouet, puisque nous allons voir maintenant, plus directement, l'articulation du dispositif et de la fiction dans notre travail : fiction et dispositif qui font partie des moyens nécessaires pour qu'une psychanalyse se déroule concrètement. *Le dispositif*, qui n'assigne pas a priori une place réglée d'avance aux sujets, est bien préférable au terme de contrat, trop juridique ; c'est l'aménagement de la situation matérielle et technique qui englobera psychanalyste et psychanalysant dans un projet de cure. *La fiction*, c'est ce que soutient le psychanalyste en énonçant, notamment, la règle fondamentale, ce qui ne l'empêche pas de s'engager à en supporter, jusqu'à la fin, dans le transfert, les conséquences.

Ainsi posés, il faut bien admettre que dispositif et fiction ne constituent en rien une batterie contingente d'artifices techniques. Ces termes sont appelés par la psychanalyse même, en tant qu'elle met en tension, par la parole, et la parole seulement, ce couple antagoniste du moi unifiant et du sujet divisé par le signifiant, opposition supportée par l'inconscient freudien, à moins qu'elle ne le supporte, comme effet de langage.

Cette opposition, soit dit en passant, nous la retrouvons comme difficulté, mais aussi comme nécessité de l'Institution psychanalytique, mais ceci devra faire l'objet d'un autre débat.

Ce sont surtout les juristes et les philosophes qui font usage du terme de *fiction* : si l'on excepte l'acception littéraire, d'invention fabuleuse, ou commune, de déguisement de la vérité, le terme de fiction intervient pour faire exister un être abstrait ou une notion : dire que le prince est une fiction de la loi, montre bien le rapport de la fiction et du symbole. Dire que l'adoption est une fiction de la paternité (et ce n'est pas moi qui invente cet exemple!) ne dit pas du tout la même chose que « l'adoption est un semblant ou une illusion de paternité ».

La fiction est un opérateur abstrait qui fait exister logiquement, qui désigne une place dans un raisonnement sans pour autant l'occuper : *le mort* au bridge est une fiction. La fiction fait fuir (au sens du tonneau) l'étanchéité cartésienne, elle pallie le leurre d'une équivalence.

Un exemple de fiction est sans doute le *ne* explétif dont Hanse, celui du dictionnaire, dit qu'à la fois, il n'est pas nécessaire au sens, mais qu'il peut parfois produire une idée

parallèle négative, qui est dans la tête du locuteur, et dont Grevisse, celui du bon usage de la langue française, dit qu'il dérange les grammairiens logiciens.

(ex. : Je crains qu'il *ne* vienne; Je crains qu'on *ne* me trompe).

Lacan, il y a bien longtemps, avait attiré notre attention sur ce *ne* explétif comme désignant la place du sujet de l'inconscient dans la phrase.

L'inconscient freudien ne connaît pas la négation car il est d'une certaine manière lui-même négation, produit différé du siècle des lumières, déchet historique de l'essor scientifique du 19ème siècle, il se dérobe à la traque du savant

Vous croyez le tenir avec l'algèbre, il y faut la géométrie, bientôt la topologie.

Vous l'enserrez dans trois boucles, il en faut une quatrième!

Conforme à l'idéal scientifique de votre temps, vous l'enseignez. Il vous trahit par un lapsus, ou pire, par une bévue.

Vous insistez. En bon lacanien, vous ré-interrogez tout ce que Freud a dit et... vous vous retrouvez derrière un micro, comme moi en ce moment, sacrifiant à l'idéal de communication d'Homo Sapiens ou d'Homo Faber!

Plus savant est votre cours, votre article ou votre livre, plus frémissent les hystériques : vous êtes un maître

Pour faire passer votre savoir, vous devez séduire, séduire, et *faire*, enseigner, écrire, éditer, colloquer..., toujours plus.

Tête bien faite et bien pleine oblige...

L'hystérisation du ton vient ici souligner la difficulté mais aussi l'enjeu de notre essai une tentative pour une transmission de la psychanalyse « qui ne soit pas du semblant ».

D'où le recours au « Trait du Cas ».

L'expression « Trait du Cas » est à ma connaissance employée une seule fois par Lacan, B. Tauber l'a rappelé, précisément à propos de la pratique. Je l'ai découvert, en effet, à la dernière page de la couverture du n° 1 de **Scilicet**, dans un petit texte de présentation, qui a la fonction du prière d'insérer. Ce texte justifiait le principe du non-signé comme susceptible, entre autres, de donner « plus de sécurité pour évoquer le personnel dans la pratique et notamment le trait du cas ». Il a disparu des rééditions comme il avait disparu de ma mémoire.

Il est reparu comme orientation possible d'un travail clinique, consciemment, parce que je ne crois pas qu'un psychanalyste puisse élaborer une clinique psychanalytique sans évoquer « le personnel dans la pratique », et peut-être aussi inconsciemment, en contrepoint de l'expression *fabrique* du cas, proposée par certains pour nommer leur projet spécifique de travail clinique. Bien qu'emprunté, paraît-il, à un poète, le signifiant *fabrique* avait résonné fâcheusement à mes oreilles et la petite colère interne qui en était résultée ramena le Trait en surface, tout prêt à servir.

La polysémie de ce mot *trait*, sa juxtaposition au terme de *cas*, fait de cet assemblage un *attrape-signifiant* dont la polyvalence pouvait, me semblait-il, s'avérer opérante, dans son équivocité même.

Le cas n'est plus l'analysant, ce n'est pas la cure, ce n'est pas l'observation ni l'anamnèse, ce n'est pas non plus l'analyste.

C'est tout cela un peu à la fois.

Le trait fait lien, ou le brise, comme une interprétation, un trait d'esprit. Il fait lien entre l'histoire du sujet et les structures en cause dans la cure.

Le trait unit donc, mais perce aussi, coupe. Il souligne. Le Trait tire, trace, écrit, il

biffe, il barre. Il tue aussi bien et sépare.

Le *trait* matérialise la ligne du regard et celle du dessin.

La mise en perspective du « Trait du cas » au séminaire clinique et l'usage timide que nous faisons, nécessairement, de ce signifiant tout neuf, a eu plusieurs effets constatables.

D'abord, dans la recherche d'une signification précise et introuvable, ce terme a maintenu l'écart nécessaire entre signe, signifiant et signification. Donc pas de clé, pas d'explication, pas de *ready-made*, pas d'étanchéité, pas de psycho-pathologie, pas de médecine.

La question du secret a été posée plus clairement par la prise en compte effective, dans l'énonciation même, de la dimension réciproque du transfert.

Le trait du cas ne pousse pas à des récits exhaustifs de cure ni ne porte à l'anecdote le trait, c'est un retournement, une parole de l'analysant ou de l'analyste, un acting out parfois, un moment de suspens dans la répétition qui fait brèche dans la résistance moïque du patient, qui tient au symptôme, et de l'analyste qui en procède.

Le trait du cas n'a pas manqué de renvoyer au *trait unaire*, puisque celui-ci est un point de départ d'où se produit l'incidence du signifiant dans le développement.

L'identification au symptôme proposée par Lacan comme fin possible de l'analyse renvoie à cette première identification au trait unaire, extirpant la pratique de l'analyste du champ de la suggestion et de l'hystérie de la psychothérapie, de l'identification à un moi fort.

La plupart des fragments cliniques d'analyse rapportés dans le séminaire, surtout au début, ont d'ailleurs concerné massivement des thèmes de castration sous toutes ses formes, de l'angoisse aux fantasmes, au passage à l'acte, à l'infanticide.

C'est ce lien, temporairement opératoire, du désir du patient au désir de l'analyste que fait ressortir le trait du cas, enfin sa fiction, pour autant que la fiction renvoie au manque, à la castration, à la barre signifiante.

C'est ce qui concerne concrètement tout énonciateur du trait du cas en créant dans le même mouvement les conditions nécessaires à sa démarche théorique.

Pour lui, la fiction devient théorigène (4).

C'est cela ou l'impasse.

Quant à l'aspect *dispositif* du séminaire, B. Tauber en a dit l'essentiel

- une dizaine de participants, tous praticiens de l'analyse freudienne.
- un instigateur, supposé analyste, garant du projet, mais pas en fonction d'analyste contrôleur, ni, bien sûr, d'analyste de groupe!
- chacun paye son écot pour louer la salle,
- le séminaire est fermé mais
- pour parer aux effets de huis-clos, pour favoriser l'élaboration, une ouverture à un public élargi était prévue, périodiquement, dès le départ.

Cette ouverture, effective aujourd'hui, pour la deuxième fois en dix-huit mois, a des conséquences

- Elle dérange le groupe en tant que tel.

En menaçant sa cohésion et donc son existence, elle renforce, en fait, son objectif, le personnel dans la pratique, d'où n'est pas absent l'engagement, le risque de l'expression orale ou écrite.

- Elle pousse à une mise en forme de la recherche ; sans qu'il en soit fait une règle, celle-ci s'est presque toujours faite par écrit.

Chacun de ceux qui s'y sont exposés ont pu remarquer les effets inattendus opérés sur leur construction narrative et conceptuelle, par le double changement

- déplacement de lieu,
- passage à l'écriture.

L'écrit, comme texte déjà fait, sert à des lecteurs, des élèves. Quels que soient ses mérites, c'est un objet inerte, en ce sens qu'il a chu, dès qu'il circule, de sa dynamique désirante. Le passage à l'écriture, par contre, comme parfois la restitution orale d'un écrit (différente de l'opération de lecture), ménage quelques surprises dont on peut attendre des effets de sujet.

La mise en jeu de transferts successifs, par le changement du cadre énonciatif, ou le vertige de la page blanche, en tant que plan de projection du trait, semblent bien des opérateurs essentiels du projet.

Je ne voudrais pas terminer sans avoir cité, comme références implicites à mon travail, ces quelques énigmes que Lacan avaient proférées, de la place du sphinx, en inaugurant à Sainte-Anne, en 1977, ce qui s'appelait alors la section clinique du département de psychanalyse de l'Université de Vincennes;

« La clinique psychanalytique a une base, c'est ce que l'on dit dans une psychanalyse. Dans la position couchée, l'homme a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire qui importe dans le réel.

La vérité n'est pas sans un certain rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais un rapport lâche. La façon la plus claire dont se manifeste la vérité, c'est le mensonge ».

Comme j'ai tenté de le faire passer dans l'ensemble de ce texte, c'est à la pertinence clinique de ces énigmes que nous confronte le séminaire du « Trait du Cas ».

Avec, il est vrai, une sérieuse difficulté à tenir le cap, tant il est coûteux pour les personnes d'être, par ce séminaire, en plus de leur pratique analytique, boutées hors du *moi*, cette instance gourmande qui ne demande qu'à être satisfaite ou se plaindre.

Que chacun précise sa fonction-analyste, à l'intérieur, puis à l'extérieur du séminaire, en passant à travers des défenses indiquées que confortent généralement enseignement, savoir textuel, unité de temps et de lieu, c'est notre objectif.

Un peu comme la *passé*, ce trait-du-cas, me semble-t-il, de l'analyse didactique (dont les passeurs ont bien à transmettre quelque chose), qui était censée, dans l'École Freudienne de Paris, non pas nommer des psychanalystes) mais faire accéder certains volontaires à la fonction d'analystes de l'expérience de l'École (tel était, en effet, le sens du qualitatif A.E.), le dispositif et la fiction du Trait du Cas sont censés amener des analystes à devenir analystes de leur propre expérience.

Telle est, toujours en chantier, notre contribution à une possible transmission de la psychanalyse, en plus, à côté, de son enseignement.

1. Voir J. Nassif, in Le Coq Héron n° 65 et 83 et « De l'impraticable du pouvoir », in Revue Pouvoirs n° 11, 1981.

2. R. Gaulois, LES JEUX ET LES HOMMES, chez Gallimard.

3. J. Huizinga, HOMO LUDENS, chez Gallimard.

4. A LA THÉORIE COMME FICTION (M. Mannoni, d. du Seuil), nous substituons cette notion de fiction théorigène.